

ARIANE BOIS

# Ce pays qu'on appelle vivre

ROMAN



« UN ROMAN D'AMOUR ET DE RÉSISTANCE  
AUSSI VIBRANT QUE LUMINEUX. »

*PAGE DES LIBRAIRES*

  
CHARLESTON  
POCHE

# ARIANE BOIS

## CE PAYS QU'ON APPELLE VIVRE

Jeune caricaturiste de presse juif allemand, Leonard Stein s'est réfugié sur la Côte d'Azur lorsque la guerre le rattrape à l'été 1940. Arrêté par les gendarmes français, il est envoyé aux Milles, près d'Aix-en-Provence. Cette ancienne usine transformée en un effroyable camp d'internement pour un millier d'étrangers « indésirables » est aussi paradoxalement un centre de culture et de création, rassemblant intellectuels et artistes. En cherchant à s'échapper par tous les moyens, Leo rencontre Margot Keller, volontaire d'un réseau de sauvetage marseillais, dont il tombe éperdument amoureux. Alors que leurs efforts conjugués laissent espérer la liberté, l'été 1942 s'annonce, meurtrier et cruel. Le jeune couple décide de tenter l'impossible : sauver les enfants juifs de la déportation.

Un grand roman d'amour et de résistance, qui dresse le portrait de deux héros au courage prodigieux pris dans l'enfer du plus grand camp d'internement français.

**« Brillante écrivaine, Ariane Bois sait rendre la vérité des choses et des êtres grâce à une mécanique romanesque parfaitement maîtrisée. »**

*Le Parisien Week-end*

**Ariane Bois** est romancière, grand reporter et critique littéraire. Récompensée par de nombreux prix littéraires, elle est l'auteure, entre autres, du *Gardien de nos frères* (prix Wizo 2016), de *L'Île aux enfants* et du *Monde d'Hannah*.

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-073-3



9 782385 290733

**8,50 euros**

Prix TTC France

Rayon : Littérature française



**C**  
CHARLESTON  
POCHE

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

CE PAYS  
QU'ON APPELLE VIVRE

De la même autrice aux éditions Charleston :

*Le Gardien de nos frères*, 2018

*Sans oublier*, 2019

*L'Île aux enfants*, 2020

*Dakota Song*, 2021

*L'Amour au temps des éléphants*, 2022

*Le Monde d'Hannah*, 2022

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2023

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-073-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ariane Bois

CE PAYS  
QU'ON APPELLE VIVRE

Roman

PLON



*« Je voudrais être un autre  
Je voudrais refaire ma vie  
Je voudrais choisir mon destin  
Amour, bonheur à l'infini. »*

Ernst Meyer,  
déporté du camp des Milles  
le 2 septembre 1942





**I**l reconnaît l'air, toujours le même. Un refrain patriotique entonné par des centaines de jeunes poitrines masculines, des garçons au garde-à-vous martelant les paroles d'un air martial. Puis arrivent les ordres lancés par la masse d'hommes galvanisés, *nettoyez la terre allemande, honte aux ennemis du peuple*, ou encore *pas de place pour les auteurs dégénérés*. Ensuite, dans la foule qui s'ouvre, dansent les drapeaux agités frénétiquement. La manifestation est passée par la porte de Brandebourg, puis a défilé avenue Unter den Linden avant de se grouper là, place de l'Opéra. La cérémonie peut commencer, sous une pluie battante. Les étudiants et les Jeunesses hitlériennes sont pressés d'en découdre, de se battre, même si leurs ennemis pour l'instant sont composés d'encre et de papier, et non de chair et d'os.

Aujourd'hui, à Berlin, comme dans vingt et une villes de la nouvelle Allemagne, on brûle des œuvres jugées antiallemandes. Un bûcher identique à ceux

de l'Inquisition, pense le jeune homme, et cela dans son propre pays !

*Contre la lutte des classes et le matérialisme, pour la communauté nationale. Je jette dans les flammes les écrits de Marx*, récite un officiant.

Et juste après, l'odeur des pages qui s'embrasent, la couverture de l'ouvrage se tordant et, à la lueur des torches, les rictus virils des étudiants qui, un à un, s'avancent et précipitent avec solennité les textes de Freud, de Heine, de Mann, de Kautsky dans le feu. Tous ces livres que son père, Jakob Stein, aime à la passion et dont il peut réciter des paragraphes ou des pages entiers. Il les vendait, ces auteurs favoris. Avant, quand l'Allemagne n'avait pas été capturée par un fou qui entendait purger le pays de ses éléments *indésirables*, et établir un ordre nouveau, celui de la république nationale-socialiste. Lorsque le brasier atteint son paroxysme et que les cris deviennent clameur, Leo entend des *sales Juifs* et des *dehors* hurlés à son endroit. Ils l'ont repéré, se lancent à sa poursuite. Alors, dans ce Berlin qu'il connaît mal, le jeune homme se met à courir, à courir, à perdre le souffle.

Et comme toutes les nuits, il se réveille en sursaut chez lui, à Sanary, son refuge depuis près de trois ans, son nid sur la Côte d'Azur. Pour calmer les battements de son cœur, il songe aux côtes bleutées de la Méditerranée si proche, au ressac de la mer, à la lumière blonde et au grésillement des cigales. Une carte postale qu'il a tout de suite aimée, même si les paysages de l'Espagne, leur dureté, leur caractère désertique conservaient sa préférence. Avec ses pêcheurs accroupis réparant les filets, l'odeur du poisson jusque dans la garrigue, les jeux de

pétanque sur la place, Sanary a apaisé son âme. Dans ce village du Var, il n'est pas le seul étranger : un nombre incroyable d'Allemands, près de cinq cents, en majorité des intellectuels, y habitent désormais à l'année, ayant choisi l'exil, après les interdictions, les menaces et l'absence d'avenir pour eux dans l'Allemagne de Hitler. Le soir, on se retrouve dans les cafés, à La Marine ou au Nautique, et autour de personnalités comme Thomas Mann, Bertolt Brecht, avec son éternelle veste en cuir, ou Lion Feuchtwanger, l'auteur du *Juif Süß*, on refait le monde pour oublier les vingt mille livres brûlés dans tout le pays, l'impossibilité de publier et la confiscation des biens, la nuit de Cristal, la déchéance de nationalité pour certains. Sanary, cette parcelle bleutée, ce confetti sur la Méditerranée, ou encore ce *Montparnasse-sur-Mer*, comme on aime à le répéter chez les réfugiés, sans doute pour conjurer d'autres appellations moins flatteuses, tels *Sanary-les-Boches* ou, pire encore, *Sanary-les-Juifs*, entendues parfois dans les rues. Les habitants ont en effet d'abord bien accueilli les étrangers qui dépensaient leurs sous chez eux, puis les ont seulement tolérés, et aujourd'hui, on les toise avec suspicion. Après tout, ils sont allemands et on ne transige pas avec les Schleus, comme on les surnomme dès qu'ils ont le dos tourné.

En ce printemps 40, Leo Stein est inquiet, ses compatriotes aussi. Certains sont devenus des compagnons, souvent des amis. La guerre a été déclarée dans un grand fracas martial le 3 septembre 39. Et personne n'en a été surpris : les démocraties européennes ont enfin réagi aux agressions nazies. Il était temps ! La pauvre Pologne avait été sacrifiée,

engloutie : eh oui, selon Leo, il convenait de mourir pour Dantzig, contrairement à un slogan pacifiste en vogue. Mais pendant si longtemps, il ne s'est rien passé. La drôle de guerre n'avait rien de drôle. Puis l'invasion allemande et l'effondrement des forces françaises ont provoqué un exode jamais vu. Du côté des réfugiés allemands, le ciel aussi s'obscurcissait : le 4 septembre, des affiches placardées partout en Provence stipulaient que *tous les étrangers ressortissants du territoire appartenant à l'ennemi devaient rejoindre des centres de rassemblement*. En une fraction de seconde, leur semblait-il, voilà qu'ils étaient devenus des ennemis, des indésirables qu'on enfermait.

Leo avait fui et trouvé refuge dans une bergerie abandonnée. Il n'avait réintégré sa chambre à Sanary qu'une fois certain que l'alerte avait pris fin.

À force de bouger dans le lit, le jeune homme finit par retrouver le sommeil et le monde des rêves. Jakob lui apparaît alors en sa librairie, située dans l'une des artères les plus prestigieuses de Mannheim, sa ville natale. Il arbore une moustache fort élégante et sourit à l'objectif. Comme le sourire de son père, cette lumière dans sa vie, lui manque ! Cela fait si longtemps qu'ils ne se sont pas vus... Puis, curieusement, Annie s'invite dans ses songes, ses bras gracieux, son rire perlé, si généreux, la masse de ses cheveux. À Sanary, ils se retrouvent sous un tilleul et discutent, lui dans son mauvais français, elle avec ce provençal aux accents si chantants. *Heureux comme Dieu en France*, répétaient les Juifs en Allemagne pendant son enfance. Le vieux dicton semble encore s'appliquer en ces temps troubles.

Il les a entendus avant qu'ils ne frappent à la porte. Depuis quelques années, son sommeil reste

léger. Cinq heures du matin, deux hommes devant  
chez lui. Ce n'est jamais bon signe.

— Monsieur Stein, Leonard Stein ?

— Oui, c'est moi.

— Veuillez nous suivre. Et sans faire d'histoires,  
s'il vous plaît.



## 2

**L**es gendarmes, puisque c'est à ce corps que les hommes appartiennent, ressemblent aux Français qui sortent en famille de l'église de Sanary le dimanche. Mais Leo n'est pas dupe de leur apparente bonhomie qui cache des ordres plus brutaux. Où l'emmène-t-on ? À la gendarmerie pour vérifier une nouvelle fois ses papiers ? Directement en prison ? On le renvoie en Allemagne ? À cette pensée, son cœur s'affole. Pas l'Allemagne ! Avec son passé, il sait qu'il y sera exécuté en quelques heures, sans procès ni juge, ni vu ni connu, son corps jeté ensuite dans une fosse commune.

— Vous avez le droit à trente kilos de bagages. Et une couverture. Mais faites vite.

Ce n'est donc ni la prison ni le commissariat. Leo rassemble quelques vêtements, un rasoir, un réchaud à alcool, une enveloppe contenant tous ses papiers, un plaid provençal acheté au marché la semaine de son installation à Sanary. Comme il a changé, en trois ans ! Le jeune homme est arrivé

sur la Côte d'Azur, lassé de tout, des idées de mort au bout des lèvres. Il en avait tant vu partir autour de lui, des gars dans la vingtaine, il avait dû tant supporter de combats, d'horreur et d'arbitraire ! Il n'avait plus envie de se battre, plus envie de bouger. Le soleil entêtant, la douceur du Var, le temps ont agi sur lui comme un baume, le parfum d'Annie avait accompli le reste.

Malgré sa hâte, il n'oublie pas sa petite chaise pliante pour dessiner, cherche ses pinceaux, son encre de Chine, ses crayons à papier. Son nécessaire depuis dix ans. Son père lui avait offert son premier matériel sur un ton mi-sérieux, mi-attendri avec ces mots :

— Puisque tu rechignes à lire, Leonard, eh bien, dessine, mon fils !

L'héritier du libraire le plus connu de la ville qui refusait d'ouvrir un livre, la situation pouvait sembler cocasse. Leo en avait par-dessus la tête d'entendre parler des maîtres du romantisme comme Kleist, Novalis ou Goethe, avec des trémolos dans la voix. Il préférerait de loin se battre avec ses copains, jouer dans le jardin et s'empiffrer de tartines à la confiture de mûre, concoctées par Birgit qui veillait sur eux depuis le décès de la mère de Leo. Celle-ci avait succombé à une fièvre vespérale après l'accouchement. Jakob en avait été inconsolable, et seule la présence minuscule de son fils l'avait dissuadé de se jeter dans le Neckar, tout proche.

Contre toute attente, dessiner avait tout de suite plu à Leo qui inventait des formes, reproduisait des scènes de l'Antiquité, inventait un monde de chevaliers, de sportifs, de soldats dans ses carnets. Il ne se séparait jamais de ses œuvres, et au fil du temps, l'adolescent se montrait obsédé



par le trait, les proportions. Et puis, il y avait eu l'incident du portrait de Birgit. Le galopin l'avait croquée au sortir de la douche... dans sa tenue d'Ève. Scandale dans la maison qui avait résonné des hurlements de Jakob et de Birgit, unis dans le même outrage. Quand il avait expliqué un peu plus tard à son père sa décision de consacrer son métier à sa passion, celui-ci avait imaginé des études sérieuses puis un poste de professeur au Johann-Sebastian-Bach-Gymnasium, le lycée chic de Mannheim. Mais Leo avait arrêté ses cours et s'était lancé dans le dessin de presse, en évitant soigneusement les beaux-arts, trop académiques pour lui. Il vendait mal et peu ses œuvres, au désespoir de son père.

— Que dirait ta mère, à te voir courir ainsi la pige ?

— Papa, c'est un vrai métier ! Et puis, à dix-neuf ans, j'ai bien le temps.

En repensant à cette scène, Leo sourit. Tant de temps avait coulé dans leurs vies, depuis cette discussion ! L'époque des journaux, des caricatures, des études, lui semble bien loin.

— Alors, ça y est, monsieur, vous êtes prêt ? Faut pas tarder.

— Salut. Johan Retzer, se présente un type dans le camion.

— Leo Stein.

Leo reconnaît chez l'homme râblé l'accent de Munich.

— Tu viens d'où ? lui demande son compagnon d'infortune.

— De Sanary.

— Ah oui, j'en ai entendu parler. Des bourgeois pleins aux as. Ils m'ont chopé à Toulon, je travaille sur les chantiers navals. Rouge et fier de l'être. Le III<sup>e</sup> Reich, ça ne sentait pas bon pour moi. Par contre, Toulon ! On s'y amuse bien, et les filles...

Leo décroche vite. Comme là-bas, en Espagne. Ou il y a plus longtemps encore en Allemagne, dans ce lieu qu'il ne veut pas nommer. Il se souvient malgré lui d'une autre arrestation, plus brutale celle-là. Cela paraît si loin et pourtant si proche dans sa mémoire blessée.

— Tu es le Juif Stein ? avait alors éructé un SA qui ressemblait à leur épicier.

— Oui, pour vous servir.

Son impertinence lui avait valu un coup de poing qui lui avait fendu les lèvres. Les nazis avaient le goût du sang et de l'humiliation. Bourrades, violences et injures avaient ponctué son départ en 1933. Il préfère éviter de revenir à cette année-là et se concentre sur la route qui serpente dans les collines mauves et aux bleus si divers de la mer qu'il imagine proche, indifférente aux tourments des hommes. Il se souvient, un jour au lycée, d'une visite au musée. Devant un tableau de Kandinsky, il avait plongé dans les rouges, les verts, les formes géométriques. Voilà ce qui le transportait : du beau, de la lumière, de l'inhabituel. Le professeur vitupérait contre l'art dégénéré et sa diatribe n'avait fait que renforcer la conviction de Leo d'avoir trouvé sa voie. Kandinsky devait s'enfuir plus tard sous la pression des nazis de l'Allemagne nouvelle, et certains de ses tableaux avaient été détruits.

— T'inquiète, ils vont nous relâcher, les bouffeurs de grenouilles. Pourquoi s'embarrasseraient-ils de quelques paumés antinazis ?

Leo veut s'en persuader, en vain. Ce Philippe Pétain, ancien ambassadeur de France en Espagne, se montre défaitiste, déteste les étrangers et le Front populaire auquel Leo a adhéré avec enthousiasme. Logique, quand on a toujours été à gauche. Que prévoit l'avenir pour les socialistes, les sociaux-démocrates étrangers comme lui ? Juifs de surcroît, ce qui n'arrange rien tant les remugles antisémites menacent d'envahir l'Europe tout entière, emportés par les nazis dans leur course.

— On arrive bientôt ? J'ai la dalle, moi.

Décidément, son voisin ne s'arrête jamais. Leo lui tourne le dos, enfin, essaie, entravé par les menottes comme un délinquant, et songe à ses derniers desins. Il aime les nus, les rondeurs, la splendeur de l'albâtre. Quand pourra-t-il de nouveau s'adonner à sa passion ?

Au bout d'une heure, un autre *couple* de prisonniers monte à bord du camion bâché. Taciturnes, les deux gars se contentent d'un bref signe de tête. Ça convient à Leo. Finalement, le véhicule s'arrête après deux bonnes heures.

— On descend. Ouste !

— C'est la campagne, ici, note son acolyte jamais à court d'évidences.

— Non, les gars, réplique un gendarme, goguenard. Voici les Milles, votre nouveau château !

La première impression de Leo est celle d'un écrasement physique. Le bâtiment en face de lui paraît massif avec ses deux cheminées, sa tour carrée, son horloge, et des fenêtres obstruées qui

rythment curieusement sa façade de brique rouge. L'édifice donne le sentiment d'être tout petit, vulnérable. Quel contraste avec les paysages verdoyants qui l'entourent ! D'après les calculs de Leo, il doit se trouver non loin d'Aix-en-Provence, et les vergers rians tout proches, les cultures maraîchères ne font que rendre l'ensemble de cette construction presque menaçant. D'un regard rapide, le jeune homme avise les militaires, les barbelés, une débauche de fils de fer, les sentinelles qui déambulent. Il prend place dans la queue qui s'étire.

— On est où ? demande l'un d'eux en yiddish.

— Aucune idée, lui répond un homme d'un certain âge, dans la même langue.

Curieusement, il ne porte sur lui qu'un pyjama. On a dû le tirer du lit sans lui laisser le temps de s'habiller. C'est un gaillard très jeune, presque un adolescent encore, qui leur livre les premiers éléments de compréhension.

— On se trouve dans une ancienne usine, une tuilerie. Avant, ici, on fabriquait des tuiles, des briques. À mon avis, il s'agit d'un centre temporaire. Pourquoi nous laisser croupir ici ?

Deux gardiens fouillent les bagages, cochent des noms, et se servent au passage d'objets ou d'argent.

À un type qui proteste, ils lancent, énervés :

— On vous le rendra, ne vous en faites pas.

Leo n'y croit pas et observe attentivement la grande cour balayée par le mistral qui soulève des nuages de poussière. Il ne va pas y rester longtemps, dans leur usine. Face aux gendarmes, et aux légionnaires qui l'entourent, il se fait le serment de s'échapper au plus vite. En attendant, se faire tout petit, filer droit, et comprendre comment fonctionne cet endroit si

curieux. Il entend parler allemand, mais aussi hongrois, polonais, yiddish ou français, une vraie tour de Babel dans la file, un camp dont il ne veut pas rester prisonnier. Pas une nouvelle fois. La queue s'allonge. Combien peuvent-ils bien être ? Plus de mille, c'est certain. Et il n'a pas encore pénétré à l'intérieur.

À peine est-il dégagé des procédures d'entrée qu'une voix familière le hèle :

— Oh, Leo, c'est toi, fréro ?

Il se retourne et découvre la bonne bouille d'Oskar, sa tignasse blonde emmêlée comme toujours, son air d'éternelle gaieté sur les lèvres. Oskar, de dix ans son aîné, l'a accueilli à Sanary avec simplicité et générosité. Il avait fui l'Allemagne après la nuit de Cristal, comme les autres, et travaillait dans un café chez la veuve Schwab où l'on se retrouvait. Pour les exilés, le café représentait un refuge, un lieu de ralliement, le lien avec le pays. Oskar vient d'une famille très riche, mais la fortune paternelle avait été bloquée par l'État allemand, qui s'était aussi arrogé l'hôtel particulier de Bonn, les tableaux de maître et les Hispano-Suiza. Oskar se veut poète, mais voilà, la poésie ne nourrissant pas son homme, il servait des limonades et du rosé en terrasse. Le week-end, Leo et lui s'épuisaient en randonnées dans l'arrière-pays et partaient nager. Ils plongeaient dans une eau parée de bijoux, survolaient des océans de sable blanc, dansaient avec des crevettes vibronnantes et découvraient à deux des coraux inoubliables. Quand ils remontaient, la lumière limpide les bouleversait. C'étaient des jours passés à vivre au rythme des poissons nonchalants. Parfois, Oskar récitait ses vers dans les calanques bleutées, vers que Leo trouvait fort bons. Oskar restait persuadé qu'ils retourneraient

vite en Allemagne, Hitler n'étant qu'une parenthèse dans l'histoire de leur pays chéri. Pourtant, il y avait eu les lois de Nuremberg, le retrait de la citoyenneté allemande aux Juifs, la violence de la nuit de Cristal, la chasse dans les rues et la spoliation des biens juifs. La guerre qui s'annonçait serait rude, brutale, mondiale, et pour Leo rien ne laissait croire qu'elle s'achèverait par une victoire contre le nazisme. Leo chasse ses sombres pensées, enlaçant Oskar.

— Décidément, tu te retrouves toujours dans les mauvais coups !

— Ils m'ont cueilli il y a quelques jours au boulot. Emmené comme un criminel, et devant les clients, encore ! Mais on ne va pas rester longtemps ici. Tu as vu la foule ? Beaucoup d'Allemands, en majorité juifs et antinazis. Regarde, poursuit Oskar d'un geste, il y a Wolfgang, Peter, Isaac et Franz le peintre. Au moins, on va se serrer les coudes !

— Tu me fais faire le tour du proprio ?

Leo et Oskar se faufilent parmi les groupes d'hommes qui se sont regroupés par nationalités. Il déclame :

— « Bienvenue dans notre petit paradis, aux Milles, nous sommes comme dans un nid. Pourquoi aurions-nous envie de le quitter, ici on vit à l'année comme en été. »

Des vers de mirliton mais qui le font rire. Le sourire de Leo meurt sur ses lèvres quand il pénètre enfin dans l'usine des Milles. Il pense tout d'abord être tombé dans un trou. Un trou noir. Il ne voit rien, ni ses mains ni ses pieds, et encore moins les alentours. Le rez-de-chaussée est aveugle, les fenêtres étroites ont toutes été condamnées. Oskar le guide dans un couloir obscur où des niches prévues pour des fours

et des briques occupent l'espace. L'impression est glaçante, avec le sol en terre battue, des rayonnages en bois à l'abandon partout. On dirait une immense grange qui sent la poussière et la paille moisie. Les pieds de Leo cognent contre des corps. Au rez-de-chaussée, une vaste salle abrite des hommes, âgés pour la plupart, allongés sur des paillasses. L'air vibre de l'essaim d'individus rassemblés ici. Et au premier étage, il y a encore des détenus, plus faibles, qui se soulagent comme ils peuvent, provoquant des catastrophes en dessous.

— On dort là ? demande Leo.

— Oui, tu as tout compris, les Milles, c'est pas *Les Mille et Une Nuits*, rigole Oskar.

Les fenêtres condamnées laissent passer un rai de lumière mais il faut une lampe de poche pour tout. Certains bavardent, d'autres cherchent à dormir.

— On va te trouver une place. Près d'une fenêtre si possible.

Oskar enjambe des corps, murmure des pardons quand il marche sur un pied, une jambe, pousse un juron puis, triomphant, désigne un espace inférieur d'un mètre à Leo.

— Voilà ton nouveau royaume ! Tu pourras roupiller ici.

Son voisin immédiat maugrée à l'arrivée des deux garçons et se place tête-bêche contre un gars assoupi. Oskar s'éloigne et revient avec trois briques orangées.

— Ça, c'est pour délimiter l'espace. On s'en sert aussi pour les étagères, les bancs, les tables, ici. Et ta valise fera une cloison.

Un autre voyage est nécessaire pour apporter un peu de paille poussiéreuse. Cela n'a rien d'engageant

et ne couvre pas la saleté du sol. Il doit y avoir des punaises, des souris, des rats. Leo s'en moque, il a connu pire, même si cet endroit étrange ravive sa claustrophobie, l'air y est fétide, rempli encore d'odeurs nocturnes, mélange de transpiration, de mauvaise digestion et d'inquiétude diffuse.

— On sort de là et tu m'expliques le fonctionnement ?

— Oui, suis-moi.

Le chemin inverse prend du temps, de nouveaux arrivants s'agglutinent et découvrent eux aussi le noir, stupéfaits ou en colère. Les jurons fusent, certains semblent prêts à en venir aux mains. Par un trou dans le bois d'une fenêtre, Leo aperçoit au loin, derrière le portail, des rails qui ne semblent aller nulle part. Curieux. Il retrouve avec volupté l'air frais et propre du dehors. À une table constituée d'une grande planche, mais sans chaise, une dizaine de visages connus l'attendent et lui sourient.

— Eh bien, monsieur Stein, on n'attendait plus que toi ! lui crie Isaac qu'il a connu aussi à Sanary.

Il reconnaît Franz Hirsch, aux yeux vifs d'écureuil, qui peignait le ressac de la mer, la douceur de vivre ensoleillée et les routes en lacets de la région. Il y a Meyer, il y a Markus, dessinateur de talent, Robert Liebknecht, le fils du révolutionnaire, et d'autres encore. Pour la première fois, Leo sent ses épaules se détendre, ses muscles se relâcher : il a des copains ici, ensemble ils trouveront bien une solution. Cela ne peut être aussi terrible qu'en Allemagne !

— Alors, les amis, quand êtes-vous arrivés ?

— Il y a trois jours.

— Deux seulement, mais on dirait un mois !



— Hier, mais je connais déjà la musique, soupire un ancien étudiant de Leipzig, qui appartient aux Foules noires, une milice anarchiste forte d'environ cinq cents hommes combattant le nazisme par tous les moyens, y compris la violence.

Le camp des Milles avait en effet déjà ouvert en septembre 39, à la déclaration de guerre. Ceux qui, comme Leo, n'avaient pu s'échapper, s'étaient retrouvés pris au piège et détenus l'espace de quelques semaines, de quelques mois pour les moins chanceux. Le bâtiment a fermé ses portes en avril 40, quand la guerre semblait ne jamais se décider et rester un mirage. Oui, mais voilà, le monstre s'est réveillé et l'administration française a rouvert le camp avec empressement.

— Ils veulent quoi ? Nous faire bosser ?

— Aucune idée, dit l'un.

— Ils ont peur de nous, peur que l'on soit des espions, assure un autre.

— Ah oui, la fameuse cinquième colonne chargée en secret de préparer la victoire des nazis ! Tu nous vois en sbires de Hitler ?

À son habitude, Leo enregistre tout plutôt que de commenter. D'un naturel taiseux, ses années de clandestinité l'ont rendu plus silencieux encore, vivant dans son monde, dans les dessins où il se réfugie. Et puis, il a tant à assimiler d'un coup !

— En tout cas, ici, attention. Des nazis, des vrais, il y en a plein. Ils s'amusent à chanter : *Wir fahren, wir fahren, gegen England* (« En route, en route pour l'Allemagne »). Hier, deux d'entre eux ont revêtu leur uniforme et se sont mis à hurler : *Die deutschen Waffen werden siegen* (« Victoire aux armes allemandes »). On a eu droit à une belle bagarre générale !

Dans le camp, on trouve en effet de tout : des pacifistes, des apatrides, des antinazis, des militants communistes, mais aussi des sympathisants du Reich. Leo sent ses poings se serrer mécaniquement, dans l'état où il se trouve, un nazillon ou deux feront l'affaire ! Le jeune homme avait cherché à s'enrôler dans l'armée française où on l'avait orienté vers la Légion étrangère. Il s'était présenté à Barcarès, en vain. Incorporé une semaine, puis remercié depuis, il piaffe d'en découdre.

— Bah, les fous du III<sup>e</sup> Reich se tiendront à carreau, ils se savent en minorité, philosophe Wolfgang Kohn, un type tout sec connu en Allemagne pour ses pièces d'avant-garde.

— Quand même, on ne s'attendait pas à ça, renchérit Markus, l'air soudain accablé.

Tous hochent la tête. Comment la France, ce pays qui leur avait offert l'hospitalité, accordé le droit d'asile, pouvait-il ainsi les parquer comme des bêtes ? D'autres camps étaient déjà ouverts partout, dans le Sud-Ouest, à Argelès, Rivesaltes, Portet en Lozère, à Rieucros pour les républicains et les internationalistes chassés d'Espagne. Ils ne sont pas les seuls, loin de là, mais ils n'arrivent toujours pas à y croire. Avec sa belle devise gravée sur tous les frontons, la III<sup>e</sup> République les prive de leur bien le plus précieux, la liberté, les empêchant de prendre part aux combats ! La France, qu'ils ont appris à connaître et donc à aimer, ne les livrerait-elle pas un jour à leurs ennemis jurés ? Leo et ses compagnons oscillent entre colère, rage impuissante et désespoir. Un cocktail infâme qui les saisit à la gorge et les laisse amers et inquiets. Quelles sont leurs chances de survie à tous ?

**L**a première journée s'achève dans un nuage de poussière sanguinolente. Les briques respirent et soufflent ce rouge qu'on inhale, qui encrasse tout, le nez, la bouche, les poumons sans doute. Leo ne s'est éloigné des autres que pour boire et uriner. Deux opérations malaisées. Il n'existe qu'un seul point d'eau avec un pauvre robinet et le soleil mord la nuque dans la file qui s'étend inexorablement. Au fond du camp, dans la boue et la fange, quatre latrines peinent à accommoder la foule des détenus. Ni papier ni chasse d'eau, l'ensemble pue de manière atroce, et là encore, il faut patienter, attendre son tour. Des prisonniers malins vendent leur place, des feuilles de journaux, des morceaux d'emballage, de pierres, même, pour s'essuyer les fesses. On se soulage comme on peut, souvent sur le voisin. Leo sent son estomac vide grogner et se révolter. Il n'a pas faim malgré l'heure tardive, mais ses compagnons, eux, attendent avec impatience le déjeuner. On leur distribue de la viande,